

*Un début
des plus banals*

TERRIE

John et Cynthia, mes parents, ont commencé à se fréquenter au lycée. Au départ, leur histoire avait tout du conte de fées : ils étaient amoureux et pleins de rêves et de projets. Maman avait l'intention de suivre les traces de son père dans la vocation traditionnelle de la ville de Northampton et voulait dessiner des chaussures. Naïvement, lors d'un déjeuner, elle montra ses dessins à un fabricant local qui n'hésita pas à les lui dérober. Papa avait rejoint les parachutistes, mais il aspirait surtout à intégrer le Special Air Service, les forces spéciales britanniques, jusqu'à ce qu'il échoue aux tests de sélection.

En 1968, alors que leurs rêves étaient en miettes, leur vie allait être encore bouleversée à jamais. Maman découvrit qu'elle était enceinte – grossesse non désirée. Dire que papa n'était pas enchanté était un euphémisme, mais, en 1968, attendre un enfant, c'était se marier, point barre. Maman laissa donc tomber ses études pour remonter la nef (ou au moins le couloir) du bureau des mariages de l'hôtel de ville de Northampton.

Elle n'en avait pas parlé auparavant à Gladys et George, ses parents, parce qu'elle savait pertinemment qu'ils seraient déçus. Ils étaient convaincus qu'elle méritait beaucoup mieux que mon père ! Lorsqu'elle se résolut à leur avouer qu'elle

s'était mariée, les dés étaient jetés. Au moins, mes grands-parents eurent l'impression que papa s'était conduit comme il le fallait.

Je vins au monde le 27 juin 1969 à Aldershot, la ville de garnison où papa était basé, et nous vécûmes d'abord dans le quartier des couples mariés de la caserne. Sauf que papa ne rêvait que d'être libéré pour retourner à la vie civile dans la mesure où il ne supportait pas l'idée de réintégrer son régiment de parachutistes après son échec à la sélection des SAS, et la seule manière d'y parvenir, c'était de racheter son contrat d'engagement avec l'armée.

C'est ainsi que maman vida son compte épargne afin de rassembler les deux cents livres nécessaires, une somme prohibitive à l'époque, mais qu'elle jugeait sans doute un prix faible à payer pour que son jeune mari soit heureux.

J'ai passé ma première année dans la confortable maisonnette à deux chambres de la caserne, mais la première maison dont je me souviens clairement était un petit pavillon HLM à Moat Place. Elle ne contenait que l'essentiel, avec la cuisine et la salle en bas, et deux chambres en haut d'un escalier peint en blanc qui n'était protégé que par une fine moquette maladroitement fixée par quelques clous.

La rambarde, deux lattes qui couraient le long de l'escalier, comportait un étroit espace qui permettait à l'enfant que j'étais d'épier ce qui se passait en bas. Et je peux dire que, tendue pour ne pas me trahir pendant que papa et maman se disputaient, je passais beaucoup de temps assise à regarder entre ces lattes !

Pour son nouveau travail, papa passait beaucoup de temps en déplacements et ne venait à la maison que pour changer de vêtements et prendre des réserves de nourriture. Lorsqu'il n'était pas là pour se disputer avec maman, je me sentais plus détendue et plus heureuse. J'avais ma mère tout à moi et nous avions nos habitudes. Nous n'avions pas beaucoup d'argent ou beaucoup de possessions, mais elle avait du temps pour moi (même si je devais la gêner plus que l'aider) et un simple tour dans les magasins se transformait parfois en aventure.

À l'âge de quatre ans, un jour que je revenais de la boulangerie avec une miché de pain pour le dîner, je pensai au Petit Poucet : « Je me demande ce qui se passerait si je laissais tomber du pain pour marquer mon chemin ! »

En imaginant qu'une créature merveilleuse allait se matérialiser pour transformer ma vie, je tirai des morceaux de pain du sac et les disposai soigneusement sur le trottoir. Je continuai tout en lançant de temps en temps un regard dans mon dos pour admirer mon œuvre... lorsque ma mère fit soudain son apparition. Elle me cherchait.

— Terrie ! s'écria-t-elle. Mais que fais-tu ? C'est notre dîner !

Un morceau de pain dans la main, je sentis mon visage se chiffonner.

— Désolée, maman.

Elle se précipita pour récupérer le pain qu'elle remit soigneusement dans le sac pour plus tard.

Je me souviens plus particulièrement des week-ends où papa rentrait à la maison. Un jour, alors que j'avais trois ans, j'étais assise dans la cuisine en attendant que maman finisse de préparer le dîner lorsqu'il arriva. Dès qu'il entra, je levai les yeux vers lui, mais il n'eut pas l'air de me remarquer.

— Grouille-toi. Je meurs de faim, se plaignit-il.

L'air coupable, maman se précipita pour s'emparer des assiettes de macaronis au fromage et les placer devant nous.

— C'est tout ?

Maman leva les yeux vers lui.

— J'ai du jambon en boîte, si tu veux.

Il répondit par un rire sarcastique.

— C'est bon.

En fait, j'étais soulagée. J'ai horreur du jambon en boîte. Non, je peux dire que je hais le jambon en boîte. Ma pauvre maman était toujours en train d'inventer de nouvelles manières de le préparer.

Qu'il soit frit, grillé, en dés ou en tranches, pour moi, c'était toujours aussi répugnant, et je me retrouvais souvent à m'étouffer en essayant d'avalé la bouillasse rosâtre.

J'avais tout autant horreur des macaronis parce qu'ils me faisaient toujours penser à des limaces que j'étais obligée d'avaler.

D'ailleurs, mes grimaces de dégoût agaçaient tellement papa qu'il finit un jour par m'envoyer dans ma chambre en me disant de ne redescendre que lorsqu'ils auraient fini de dîner.

Quelques minutes plus tard, je me glissai précautionneusement dans l'escalier en descendant sur les fesses. J'entendais notre perruche qui piaillait comme une folle. Debout, papa était encore en train de hurler lorsque maman se tourna et me vit. Papa suivit son regard et, en m'apercevant, cria dans ma direction :

— Dégage ! Ce sont des histoires d'adultes. Fiche le camp tout de suite.

Effrayée et solitaire, je courus jusqu'à l'escalier et je m'installai sur les marches pour épier entre les lattes.

Je n'avais que trois ans et je ne comprenais pas ce qui se passait. Je voulais mon papa, je voulais qu'il m'aime, mais j'étais en colère contre lui et aussi contre ma mère qui le laissait venir gâcher notre vie à toutes les deux.

Cette rage en moi, il fallait pourtant qu'elle sorte d'une manière ou d'une autre, et je me suis mise à détruire les affaires que ma mère avait confectionnées pour moi avec tout l'amour dont elle était capable. Je tirai sur le fil de laine d'une veste en crochet composée de carrés de fleurs colorées cousues ensemble, je découpai la doublure soyeuse du manteau en feutre vert qu'elle avait cousu pour moi et je pris un soin tout particulier à me taillader la frange.

La présence de papa à la maison était synonyme de disputes incessantes, de claquements de portes et de larmes. Maman ne m'expliqua jamais vraiment pourquoi les choses étaient ainsi, et moi, je pensais que tout était ma faute, parce que j'étais idiote et laide.

C'était peut-être parce que papa se sentait à la maison comme en prison et qu'il aurait préféré retrouver la camaraderie et la bonne humeur de ses copains de régiment. Après avoir quitté les parachutistes, papa avait rejoint l'AT, l'armée

territoriale, qui constituait un corps de réserve où les règles étaient moins strictes que dans l'armée britannique. Lorsqu'il était avec ses camarades réservistes, il riait et plaisantait.

J'aimais bien le voir comme ça, parce qu'il était très différent de ce qu'il était lorsqu'il était à la maison. De plus, lors des week-ends de rassemblement des réservistes, il arrivait que la famille soit invitée, et nous pouvions manger autant qu'on le voulait et jouer avec les autres enfants entre les camions à l'extérieur de la salle d'entraînement.

Mais là aussi, papa laissait de temps en temps échapper son visage « de la maison ». Comme la fois où il était censé me surveiller pendant que maman était à l'intérieur avec les autres mères à préparer le repas.

J'étais à quatre pattes et je poussais mon nouveau train en plastique qui avait deux wagons. Papa me prévint de ne pas m'approcher du gros tas de briques amoncelées contre le mur, mais, étant donné mon caractère, je poussai mon train un peu plus fort et il alla se glisser derrière le tas de briques.

Le haut du tas penchait vers le bâtiment, mais il y avait entre le tas de briques et le mur un espace vide suffisant grand pour que je m'y faufile. J'y rampai pour récupérer mon train et j'eus juste le temps d'entendre papa hurler avant que les briques ne me tombent sur les jambes.

Alors qu'il me tirait par le bras, je lui dis que mes jambes étaient bizarres et que je ne pouvais pas me tenir debout.

— Tu n'es qu'un bébé, dit-il.

J'éclatai en sanglots et, d'impatience, il appela ma mère. Il lui suffit d'un regard pour qu'elle décide que nous devons aller sans tarder aux urgences. Plus tard le même jour, lorsque je montrai ma jambe cassée plâtrée jusqu'au genou à ma grand-mère, elle fut horrifiée et me fit beaucoup de câlins pour me reconforter.

À mes yeux, mes grands-parents étaient parfaits. Leur maison était une oasis de paix, et j'en adorais le moindre recoin, depuis le living-room tapissé de feutre de style indien, où Nany voyait des visages et des formes dans les motifs (« Regarde, Terrie, voilà une chèvre ! » riait-elle), jusqu'à la serre où Papy

nous montrait fièrement ses concombres nains qui poussaient autour de la porte.

Nany avait les cheveux blonds et ondulés, et elle sentait l'eau de toilette fleurie. Elle me faisait toujours beaucoup de câlins et, en sa compagnie, tout avait l'air plus facile, qu'il s'agisse de confectionner de délicieuses friandises dans la cuisine, de jouer à faire semblant ou de raconter encore et encore tous les contes de fées que je pouvais absorber.

Elle tirait une chaise pour que je puisse me hisser au niveau de la table de la cuisine et l'aider à préparer le repas. Ensuite, nous jouions à la bataille ou alors elle sortait une énorme boîte en fer qui contenait tous les boutons qu'elle avait récoltés au fil des années, et nous nous installions pour les enfiler sur des fils de coton colorés.

Papy était aussi rond et câlin que Nany, et tous deux s'adoraient. Lorsqu'il me racontait les histoires de l'époque où il était petit et de toutes les bêtises qu'il faisait, c'était toujours avec des yeux pétillants.

Il arrivait toujours un moment, toujours trop tôt, où il fallait rentrer à la maison.

Un jour de la fin de l'année 1973, je tenais maman par la main pour traverser la place du marché de Northampton lorsqu'elle se tourna vers moi et s'agenouilla à ma hauteur.

— Maman va avoir un bébé, dit-elle d'un air légèrement inquiet en tapotant son ventre.

J'avais bien vu qu'il était de plus en plus gros et de plus en plus rond.

— D'accord, répondis-je sans comprendre vraiment de quoi elle voulait parler.

Cependant, la nouvelle avait dû me travailler parce que, plus tard dans l'après-midi, j'ai tendu le doigt vers le ventre de Papy et Nany.

— Est-ce que vous allez avoir des bébés, vous aussi ?

Ils éclatèrent de rire.

Ce soir-là, je jouais avec ma seule poupée, Bébé haricot, que j'avais appelée ainsi parce qu'elle était bourrée de haricots

secs. J'entendais maman et papa discuter en bas, et, une fois de plus, papa n'avait pas l'air content. J'essayai de me bloquer les oreilles en me tapant la tête contre le mur. Cela ne marcha pas, mais je finis par m'endormir.

Lorsque je me réveillai, le lendemain matin, papa était reparti pour plusieurs semaines. En m'entendant bouger, maman m'appela dans sa chambre.

— Hello ! Ted, commença-t-elle en utilisant mon surnom. Viens poser ta main sur mon ventre.

Elle maintint fermement ma main sur son ventre et je sentis un mouvement sous la peau.

— C'est le pied du bébé, expliqua-t-elle avec un visage rayonnant.

Perplexe, je regardai son ventre.

— Comment est-il entré là-dedans ?

Elle éclata de rire : j'étais en train de montrer son nombril. Quinze jours plus tard, on me conduisit chez Nany et Papy :

— Le bébé est en route, expliqua gentiment Nany. Maman doit aller à l'hôpital.

J'étais inquiète. Je ne comprenais pas vraiment de quoi il retournait. Le lendemain matin, cependant, Nany prit le bus avec moi jusqu'à la cité hospitalière et, sans me lâcher la main, elle m'accompagna jusqu'au lit où était étendue maman, épuisée mais visiblement heureuse.

Lorsque nous fûmes près du lit, Nany me souleva pour me montrer le berceau. Il y avait là un minuscule bébé au visage rose et froncé, enveloppé dans une couverture bleu clair.

— Il est adorable, non ? dit maman. C'est Paul. Ton petit frère.

Je m'emparai à nouveau de la main de Nany. Tout me paraissait si étrange que je tirai sur sa manche pour lui faire signe de partir. J'en avais déjà assez de ce Paul.

— Je n'ai pas vraiment envie d'avoir un frère, mais merci, dis-je le plus poliment possible.

Maman demeura à la maternité pendant plusieurs jours avant que Nany ne me reconduise à la maison. Alors qu'elle frappait à la porte, j'essayai de ravalier mes larmes. Au premier

abord, toute la maison avait une odeur différente, et les lieux semblaient moins ordonnés. Je n'avais pas l'impression de rentrer chez moi. Nany m'embrassa pour me dire au revoir et retourner auprès de Papy. Pour ma part, je me précipitai en haut et éclatai en sanglots. J'aurais tellement voulu retourner avec eux, mais je n'osais rien dire.

Les semaines suivantes s'écoulèrent entre couches, bains, biberons et crises de larmes. Lorsqu'il dormait, je caressais délicatement le crâne duveteux du bébé et je crois que c'est à ce moment-là que je commençai à apprécier mon frère. Il avait l'air d'aimer que je lui lise mes livres, et je me dis que, peut-être, le fait d'avoir un petit frère ne serait pas si mal.

Papa, lui, avait horreur de l'entendre hurler, et il s'échappait pour rejoindre ses copains dès qu'il le pouvait. Maman, épuisée par les tétées au beau milieu de la nuit, me laissait sortir Paul toute seule dans un grand landau Silver Cross qu'elle avait emprunté. Je me pavais devant mes amis en annonçant fièrement :

— C'est mon frère ! Et je suis chargée de prendre soin de lui.

Lorsque j'ai commencé l'école élémentaire, j'ai eu enfin la chance de montrer que j'étais capable de lire. J'adorais l'école, et ce, malgré le fait que j'avais horreur de laisser Paul avec maman. J'avais tellement eu l'habitude d'avoir maman pour moi toute seule que j'avais l'impression que, lorsque Paul était là, je ne comptais plus pour elle.

Pour finir, nous avons déménagé dans une nouvelle HLM dans l'avenue Churchill. Maman tenait à ce que nous allions à une meilleure école et que nous vivions dans un quartier plus agréable.

La maison était beaucoup plus grande, avec suffisamment de place pour que Paul et moi puissions nous amuser. À cette époque, maman travaillait sans cesse et faisait les quarts de jour et de nuit dans une fabrique de chaussures. Elle grommelait toujours quand arrivaient les factures et, lorsque papa était en déplacement, nos placards étaient plutôt vides.

Maman m'accompagna le jour de ma première rentrée à la nouvelle école, mais, par la suite, j'y allais toujours toute seule. Je détestais me préparer le matin, d'autant que mes cheveux longs étaient toujours bourrés de nœuds et que maman devait tirer sur la brosse en me faisant un mal de chien.

Lorsque j'entrai au cours préparatoire, maman décida qu'elle en avait assez de ces batailles matinales avec mes cheveux. Elle me posa un bol sur la tête et coupa tout autour. Quand je me regardai dans la glace, je vis que je ressemblais à un garçon et je détestai cela.

Je me demandai comment cela avait pu se produire, mais, à partir de ce moment-là, j'ai eu les cheveux courts, et c'est toujours ma mère qui les coupait dans la cuisine.

— Je ne suis pas une très bonne coiffeuse, soupirait-elle, mais c'est plus facile comme ça.

À l'école, les autres se moquaient de ma coiffure et me lançaient des sarcasmes sur mon nom de garçon et mes cheveux en bataille. À l'âge de six ans, j'étais déjà consciente de ne pas être comme les autres. Je portais des vêtements élimés et des chaussures aux semelles usées. Sans parler du fait que je n'étais jamais invitée à goûter chez mes camarades.

La personne la plus proche de moi était donc mon petit frère. J'adorais jouer avec lui. Avec une touffe de cheveux blonds et un sourire espiègle, il était devenu un gamin adorable, toujours prêt à faire des bêtises. Il essayait, sur son petit tricycle rouge, de me suivre partout où j'allais.

Il cherchait aussi toujours à attirer l'attention de maman alors que, moi, j'avais pris l'habitude de ne pas en avoir. Le soir, lorsque papa était en déplacement, nous passions d'une baby-sitter à l'autre ou chez Nany et Papy. Maman travaillait souvent tard, mais j'étais heureuse d'être avec Paul.

Malgré mon jeune âge, je sentais instinctivement que le mariage de mes parents n'allait pas durer. Il nous arrivait d'avoir des moments en famille, comme si tout était normal. Lors des réunions de l'AT ou des barbecues entre voisins, papa pouvait même s'amuser avec nous, nous poursuivant avec un pistolet à eau et, tandis que nous éclations de rire, je pouvais

faire comme si tout allait bien, comme si j'étais comme les autres. Il lui arrivait même de nous faire des surprises. Un jour, il est revenu au bout de plusieurs semaines d'absence avec un chiot, un magnifique bâtard écaille de tortue que nous baptisâmes Sam. Tout le monde l'aimait. Une autre fois, il nous apporta les plus gros œufs de Pâques en chocolat que j'aie jamais vus.

J'avais huit ans lorsque nous fîmes la connaissance de l'ami de papa, Peter Bond-Wonneberger, lors d'une fête de l'association de l'AT. Peter avait une trentaine d'années, des cheveux bruns, peignés en arrière, et une moustache toute maigre. C'était un type toujours en train de rire ou de raconter des blagues. Il était marié avec une femme qui s'appelait Anne, mais ils n'avaient pas d'enfants. Contrairement à Peter, Anne n'avait pas toujours l'air très à l'aise avec notre énergie et nos jeux.

— Salut, Terrie et Paul ! s'écriait-il en souriant et en se baissant pour être à notre hauteur dès qu'il nous voyait.

— Vous voulez jeter un coup d'œil à mon appareil photo ?

Peter était toujours en train de prendre des photos.

J'aurais aimé que papa lui ressemble davantage. Souvent, ils allaient ensemble au centre de l'AT pour développer des photos dans le labo. Nous avions parfois le droit de les accompagner et nous les regardions accrocher les photos sur le fil, les retirer des bains de révélateur dans une odeur de produits chimiques.

Papa était allé au Zimbabwe pour rendre visite à un copain de régiment et il demanda à Peter de venir le récupérer à l'aéroport. Peter vint d'abord nous chercher et, comme à son habitude, il était d'humeur bavarde. Il prit soin de nous aider à attacher notre ceinture dans la voiture et de veiller à ce que nous soyons bien installés.

— Quels sont les avions que tu as envie de voir, Paul ? demanda-t-il.

— Les plus gros ! rit Paul.

— Super, je vais prendre un avion géant en photo ! répondit Peter.

C'était agréable d'avoir un adulte, et plus particulièrement un homme, qui s'intéressait un peu à nous. Au retour, nous fîmes un crochet par les collines de Dunstable Downs pour prendre l'air, et Peter sortit une caméra.

— Ouah ! s'exclama Paul.

Il n'avait que quatre ans et ne comprenait pas vraiment à quoi ça pouvait servir, mais les nombreux boutons l'impressionnaient.

— Hé ! je sais ce qu'on va faire, déclara Peter en esquissant un large sourire. Je vais vous filmer tous les deux ! Comme si vous étiez des acteurs, d'accord ? Vous allez voir, ce sera drôle de vous voir dans le film !

Maman et papa acquiescèrent en riant tandis que Peter se concentrait dans le viseur, et Paul et moi, nous exécutâmes une petite danse en nous tenant par la main. Pour une fois, en dépit de mes cheveux courts, je me sentais comme les autres filles dans ma robe vert clair à manches ballon.

Cette après-midi-là, Peter saisit sur son film un moment des plus rares : papa et maman se tenaient par la main, les yeux rivés sur Paul et moi qui jouions dans le champ comme si nous étions une vraie famille. Je pense que, pendant cette demi-heure, nous fûmes réellement une vraie famille.